



OFF

À MES AMOURS

MISE EN SCÈNE ADÈLE ZOUANE

LA MANUFACTURE 17H55

« Du premier baiser à la première fois, "À mes amours" est une invitation à retraverser les différents visages de l'amour avec les yeux d'une enfant puis d'une adolescente et enfin d'une jeune femme. »

LA VIE D'ADÈLE

— par Marie Sorbier —

Adèle Zouane est de ces actrices qui irradient et partagent avec force et simplicité leur présence joyeuse. Elle envahit l'espace nu du plateau de la Manufacture avec un seul en scène, « À mes Amours », dont elle est l'auteur et le sujet unique. Se servir de soi pour toucher à l'universel est souvent un projet dangereux surtout quand le thème du récit autobiographique est tout aussi tarte à la crème que le procédé. En équilibriste sensible, l'actrice évite ici le trou béant du mélo sucré et s'offre avec légèreté et espièglerie. De la petite fille de huit ans à celle, présente sur scène, de vingt-cinq ans, une constante se dessine : une obsession pour l'amour et la vie. Lettre enflammée, déceptions, découverte du désir et recherche permanente de son futur mari et père de ses enfants sont les uniques moteurs de cette femme qui se construit grâce au regard des garçons qu'elle croise. La mise en scène faussement simpliste crée avec rien tout un monde où le public s'amuse à voir grandir la petite Adèle, devenant le confident des espoirs brisés et des épanchements de son cœur qui apprend à petit pas, cahin-caha, à battre. Une maison bleue et des jumeaux, voilà sa définition du bonheur : dans une vidéo d'archive de l'actrice/auteur/personnage/fille de quatorze ans, elle se confie avec une désarmante foi dans l'avenir sur son futur sentimental. Ce n'est donc pas une énième fable sur les déboires sentimentaux d'une trentenaire en quête de l'homme idéal dans un monde de merde mais un condensé de vie d'une jeune fille normale, sans histoire tragique ou extraordinaire mais avec une sincérité qui déclenche souvent le rire. Un rire franc dénué de cynisme qui panse les plaies sentimentales de l'enfance en les transformant en patrimoine commun.

BODY LANGUAGE

— par Armen Verdian —

Quand elle entre sur scène en trimballant son corps de femme dans ses grolles d'ado, qu'elle vous accroche de ses grands yeux noirs sous le prétexte qu'il faut « faire durer » cette première impression puisque c'est celle qui compte, on se dit déjà que le spectacle ne pourra pas être complètement mauvais. On se dit aussi qu'on aimerait connaître cette grande gueule qui croit qu'on croit qu'on l'a déjà vue quelque part - à l'école primaire d'Orthez à la fin des années 1990, peut-être ? En vrai, si j'avais eu une camarade de classe comme elle, croyez bien que je m'en serais souvenu. Déjà, on se sent aimé : elle a une passion pour les garçons et quand l'un d'entre eux a le bon goût de lui plaire (et ils ont souvent bon goût), elle donne tout, tout de suite, avec la joie qui déborde partout, les oreilles qui chauffent et le cœur qui bat à tout rompre. Ensuite, elle pose les bonnes questions : pourquoi diable faut-il que l'amoureux se « fasse désirer » alors qu'il DOIT savoir qu'il nous fait languir comme une morue sur un banc de sable (elle fait très bien la morue échouée) ? Enfin, elle est suffisamment jetée pour écrire à douze ans des lettres au futur père de ses enfants, mais suffisamment douée pour qu'on aille checker notre boîte aux lettres au cas où. Ça a l'air niais dit comme ça, mais non. La langue est pendue mais précise et décalée, l'humour évolue joliment avec l'âge du personnage, il y a 10 minutes de trop mais on s'en fiche. Avec une chaise, deux beaux nichons, trois dictons arabobretons, quinze histoires de garçons et quelques insolubles réflexions (l'amour ou le désir ? Hmm, les deux mon colonel), c'est sa gigantesque gloutonnerie de vie, de chaque petit épisode insignifiant et délicieux de vie, qu'on dévore aussi.